



ROMAN

KYRA KYRALINA

PANAÏT ISTRATI



KYRA KYRALINA

[Kyra Kyralina](#)

[PRÉFACE DE ROMAIN ROLLAND](#)

[PRÉFACE](#)

[I. Stavro](#)

[II. Kyra Kyralina](#)

[III. Dragomir](#)

[Page de copyright](#)

KYRA KYRALINA

Panaät Istrati

PRÉFACE DE ROMAIN ROLLAND

Dans les premiers jours de janvier 1921, une lettre me fut transmise, de l'hôpital de Nice. Elle avait été trouvée sur le corps d'un désespéré, qui venait de se trancher la gorge. On avait peu d'espoir qu'il survécût à sa blessure. Je lus, et je fus saisi du tumulte du génie. Un vent brûlant sur la plaine. C'était la confession d'un nouveau Gorki des pays balkaniques. On réussit à le sauver. Je voulus le connaître. Une correspondance s'engagea. Nous devînmes amis.

Il se nomme Istrati. Il est né à Braïla, en 1884, d'un contrebandier grec, qu'il n'a point connu, et d'une paysanne roumaine, une admirable femme, dont la vie de travail sans relâche lui fut vouée. Malgré son affection pour elle, à douze ans il la quitte, poussé par un démon de vagabondage, ou plutôt par le besoin dévorant de connaître et d'aimer. Vingt ans de vie errante, d'extraordinaires aventures, de travaux exténuants, de flâneries et de peine, brûlé par le soleil, trempé par la pluie, sans gîte et traqué par les gardes de nuit, affamé, malade, possédé de passions et crevant de misère. Il fait tous les métiers : garçon de cabaret, pâtissier, serrurier, chaudronnier, mécanicien, manœuvre, terrassier, déchargeur, domestique, homme-sandwich, peintre d'enseignes, peintre en bâtiment, journaliste, photographe... Il se mêle, pendant un temps, aux mouvements révolutionnaires. Il parcourt l'Égypte, la Syrie, Jaffa, Beyrouth, Damas et le Liban, l'Orient, la Grèce, l'Italie, fréquemment sans un sou, et se cachant parfois sur un bateau où on le découvre en route, et d'où on le jette sur la côte, à la première escale. Il est dénué de tout, mais il emmagasine un monde de souvenirs et souvent trompe sa faim en lisant voracement, surtout les maîtres russes et les écrivains d'Occident.

Il est conteur-né, un conteur d'Orient, qui s'enchant et s'émeut de ses propres récits, et si bien s'y laisse prendre qu'une fois l'histoire commencée, nul ne sait, ni lui-même, si elle durera une heure, ou bien mille et une nuits. Le Danube et ses méandres... Ce génie de conteur est si irrésistible que dans la lettre écrite à la veille

du suicide, deux fois il interrompt ses plaintes désespérées pour narrer deux histoires humoristiques de sa vie passée.

Je l'ai décidé à noter une partie de ses récits ; et il s'est engagé dans une œuvre de longue haleine, dont deux volumes sont actuellement écrits. C'est une évocation de sa vie ; et l'œuvre, comme sa vie, pourrait être dédiée à l'Amitié : car elle est, en cet homme, une passion sacrée. Tout le long de sa route, il s'arrête, au souvenir des figures rencontrées ; chacune à l'énigme de sa destinée, qu'il cherche à pénétrer. Et chaque chapitre du roman forme comme une nouvelle. Trois ou quatre de ces nouvelles, dans les volumes que je connais, sont dignes des maîtres russes. Il en diffère par le tempérament et la lumière, la décision d'esprit, une gaieté tragique, cette joie du conteur qui délivre l'âme oppressée.

On voudra bien se souvenir que l'homme qui a écrit ces pages si alertes a appris seul le français, il y a sept ans, en lisant nos classiques.

Romain Rolland.

PRÉFACE

Vous êtes d'avis – ainsi que notre ami Romain Rolland – que je devrais en quelques lignes expliquer le thème général que l'on retrouvera à travers tous mes livres.

Je n'ai jamais pensé que je devais, moi-même, expliquer quelque chose à ce sujet. Je ne suis pas un écrivain de métier, et je ne le serai jamais. Le hasard a voulu que je sois pêché à la ligne, dans les eaux profondes de l'océan social, par le pêcheur d'hommes de Villeneuve^[I]. Je suis son Œuvre. Pour que je puisse vivre ma seconde vie, j'avais besoin de son estime, et pour obtenir cette estime chaude, amicale, il me demandait d'écrire. « Je n'attends pas de vous des lettres exaltées, m'écrivait-il, j'attends de vous l'Œuvre. Réalisez l'Œuvre, plus essentielle que vous, plus durable que vous, dont vous êtes la gousse. »

Avec ce fouet, sur les reins – et aussi grâce à l'avoine que m'offrait généreusement l'amitié de Georges Ionesco – je me suis mis à trotter avec élan. Les récits d'Adrien Zograffi sont dus à nous trois. Livré à moi seul, je ne suis capable de faire autre chose que de la peinture en bâtiment, de la photo de plein air et autres Œuvres communes, à la portée de tout le monde.

Adrien Zograffi n'est, pour le moment, qu'un jeune homme qui aime l'Orient. C'est un autodidacte qui trouve la Sorbonne où il peut. Il vit, il rêve, il désire bien des choses. Plus tard, il osera dire que bien des choses sont mal faites par les hommes et par le Créateur. Je sais qu'il est très dangereux de contredire le Créateur ainsi que les hommes qui ne font pas de peinture en bâtiment ou de photo camelote sur la Promenade des Anglais ; mais vous dites, en France, qu'on ne peut pas contenter tout le monde et son père. J'espère, toutefois, qu'on pardonnera cette audace à Adrien. Car, conservant toute sa liberté, il se permettra une autre audace, celle d'aimer, et d'être, toujours, dans tous les pays, l'ami de tous les hommes qui ont du cœur. Il y en a peu, mais Adrien ne pense pas que l'humanité soit si vaste qu'on le croit.

En attendant son histoire, il ne fait en ce moment qu'écouter les histoires des autres. Écoutons avec lui, si vous le voulez bien.

Panaït Istrati.

[1] Romain Rolland.

I. STAVRO

Adrien traversa, étourdi, le court boulevard de la Mère-de-Dieu, qui à Braïla, conduit de l'église du même nom au Jardin public. Arrivé à l'entrée du jardin, il s'arrêta, confus et dépité.

– Tout de même ! s'exclama-t-il à haute voix. Je ne suis plus un enfant !... Et je crois bien avoir le droit de comprendre la vie comme je la sens.

Il était six heures du soir. Jour de travail. Les allées du jardin étaient presque désertes vers les deux portes principales, et le soleil crépusculaire dorait le sable, pendant que les bosquets de lilas plongeaient dans l'ombre nocturne. Des chauves-souris voltigeaient en tous sens, comme désesparées. Les bancs alignés sur les chaussées étaient presque tous libres, sauf dans certaines encoignures discrètes du jardin où de jeunes couples se tenaient serrés et devenaient sérieux au passage des importuns. Adrien ne fit attention à aucun être humain qu'il croisa en chemin. Il aspirait, avide, l'air pur qui se levait du sable fraîchement arrosé, le mélange embaumé du parfum des fleurs et pensait à ce qu'il ne pouvait pas comprendre.

Il ne comprenait pas notamment l'opposition de sa mère au choix de ses relations, opposition qui venait d'éclater dans une violente discussion entre la mère et son fils unique. Adrien raisonnait :

« Pour elle, Mikhaïl est un *étranger*, un *vaurien suspect*, le *domestique* du pâtissier Kir Nicolas. Mais, quoi ?... Que suis-je, moi ?... Un peintre en bâtiment, et, en outre, un ancien domestique de ce même pâtissier !... Et si demain je vais dans un autre pays, devrai-je, nécessairement, par là, être considéré comme un vaurien ?... »

Irrité, il frappa le sol de sa semelle :

– Nom d’un tonnerre ! C’est une injustice révoltante pour le pauvre Mikhaïl. Moi j’aime cet homme, parce qu’il est plus intelligent que moi, plus instruit, et parce qu’il souffre la misère sans se plaindre. Comment ? S’il refuse de crier sur les toits son nom, son pays et le nombre des dents qui lui manquent, il n’est plus qu’un *vaurien* ?... Eh bien ! oui, je veux, moi, être l’ami de ce *vaurien* !... Et je me sens fort heureux de ça.

Adrien continua, machinalement, sa promenade, en même temps que la critique mentale de tout ce que sa mère lui avait dit ; et tout lui parut absurde :

« Et cette histoire de mariage ? Je n’ai que dix-huit ans, et elle pense déjà à me jeter une sottise sur le dos, une sottise et peut-être aussi une lapine, qui m’accablera de sa tendresse et transformera ma chambre en dépotoir !... Bon Dieu !... On dirait qu’il n’y a rien de plus intelligent à faire sur la terre que de pondre des petits imbéciles, remplir le monde d’esclaves et devenir soi-même le premier esclave de cette vermine ! Non, non !... J’aime mieux un ami comme Mikhaïl, fût-il dix fois suspect. Quant au reproche que je « tire les gens par la langue pour les faire parler », ma foi, je ne sais pas trop pourquoi j’aime « tirer les gens par la langue ». C’est que, peut-être, la lumière vient du parler des forts, à preuve Dieu, qui a dû parler pour que la Lumière s’ensuivît. »

Dans le calme de ce soir printanier, la sirène d’un bateau perça l’air de son sifflement strident et réveilla le jeune homme, en même temps qu’une bouffée odorante de rose et d’œillet le frappait.

Adrien s’engagea sur la grande promenade qui longe le bord du plateau et domine le port et le Danube. Un instant, il s’arrêta pour contempler les milliers de lampes électriques qui brillaient sur les bateaux ancrés dans le port, et sa poitrine se souleva dans un irrésistible désir de voyage :

– Seigneur ! Que ça doit être bon de se trouver sur un de ces paquebots qui glissent sur les mers et découvrent d'autres rivages, d'autres mondes !...

Chagriné de ne pouvoir pas se livrer à son désir, il se mit de nouveau, à marcher, tête basse ; puis il s'entendit appeler par-derrière :

– Adrien !...

Il se retourna. Sur un banc qu'il venait de dépasser, un homme restait assis, les jambes croisées, et fumait. Sa myopie et l'obscurité empêchèrent Adrien de le reconnaître. L'homme ne se leva pas, et Adrien s'approchait de lui, un peu contrarié, quand une exclamation de plaisir lui échappa :

– Stavro !...

Ils se serrèrent les mains et Adrien prit place à côté de l'autre.

Stavro, le marchand forain – plus communément appelé « le limonadier », à cause de la drogue qu'il vendait dans les foires – était le cousin au second degré de la mère d'Adrien, et une figure très connue autrefois dans les milieux gaillards des faubourgs ; elle est oubliée aujourd'hui, enterrée par les trente ans écoulés et par la méprise d'un scandale que son tempérament y occasionna à cette époque-là.

De taille un peu au-dessus de la moyenne, d'un blond fade, incolore, très maigre et très ridé ; ses yeux bleus et grands, tantôt francs et sincères, tantôt fripons et furtifs, selon la circonstance, exprimaient toute la vie de Stavro. Vie ballottée, cahotée par sa nature nomade et bizarre ; vie happée depuis l'âge de vingt-cinq ans par le triste engrenage de la société (mariage avec une fille riche, jolie et sentimentale) d'où il était sorti, une année plus tard, couvert de honte, le cœur massacré, le caractère faussé.

Adrien connaissait vaguement l'histoire. Sa mère, sans entrer dans les détails, la lui donnait en exemple d'une vie odieuse ; mais Adrien

en tirait des conclusions tout à fait opposées ; et plus d'une fois, avec l'instinct qui était au fond de son être, il s'était penché sur Stavro comme sur un instrument de musique que l'on voudrait entendre résonner ; l'instrument s'y était refusé.

D'ailleurs ils ne s'étaient vus que trois ou quatre fois au plus, toujours dehors. La maison de la mère était fermée à Stavro, comme toutes les maisons honnêtes. Et puis, que pouvait-il dire, le forain inconsideré, au gamin choyé, dorloté, accaparé ?

Stavro était un « blagueur » pour tout le monde, et il l'était en effet, il voulait l'être. Dans son costume délabré et ramolli, même lorsqu'il était neuf ; avec son apparence de villageois citadin, la chemise non repassée, sans faux col ; avec son air de maquignon voleur, il se livrait à des parades de langage et de gestes qui amusaient les gens mais qui l'humiliaient et le déconsidéraient.

Il abordait ses connaissances, en pleine rue, par des sobriquets justes et comiques, jamais vexants. Beaucoup d'entre eux restèrent. Si quelqu'un lui plaisait, il l'emmenait au café, commandait un demi-litre de vin, et après avoir trinqué, sortait dans la cour « pour un besoin » et ne revenait plus. Et si une rencontre était de celles qui lui « tenaient la jambe », il lui disait vivement :

– Tel ami te demande dans tel café : cours vite !...

Mais ce qui enthousiasmait Adrien, c'étaient les têtes de *tzirs*[1] et les blagues à tabac de Stavro. Au cours d'une conversation, celui-ci sortait de sa poche une de ces petites têtes de poissons desséchées, à la gueule ouverte et aplatie, et il l'accrochait doucement au bas du veston de l'autre bavard. Le bonhomme partait et promenait dans la rue la tête qui lui mordait l'habit pour le plus grand amusement des passants.

Avec la blague à tabac c'était mieux. On sait qu'en Orient il est d'usage, pour qui désire rouler une cigarette, de demander leur tabatière aux gens avec lesquels on se trouve. Stavro ne manquait pas

d'accoster les premiers venus ; mais sitôt qu'il s'était servi, au lieu de rendre la tabatière avec un remerciement, il la mettait dans sa poche, d'où, immédiatement, elle sortait par en bas et roulait à terre. Alors il se précipitait, la ramassait, l'essuyait, s'en excusait, et, voulant l'introduire dans la poche de son propriétaire, il la glissait à côté. La pauvre boîte qui était en métal nickelé ou en carton pressé, allait de nouveau sur le pavé !

– Ah ! que je suis maladroit !

– Il n'y a pas de mal, monsieur, répondait, habituellement, le mystifié, examinant son objet endommagé, pendant que les assistants se tordaient de rire.

Mais Stavro ne revoyait plus jamais les tabatières qu'il avait malmenées une fois.

Ainsi, Adrien avait commencé par aimer cet homme pour ses farces. Cependant, des choses étranges étaient venues le troubler et le rendre confus : parfois, en pleines rigolades et bêtises, Stavro, sérieux, se tournait vers Adrien et plongeait dans ses yeux un regard clair, tranquille et supérieur, comme nous faisons dans les bons et naïfs yeux d'un veau. Alors il se sentait diminué par ce forain, fasciné par cet illettré. Cela lui avait paru inexplicable, et il s'était mis à l'observer. Mais les occasions étaient rares. Le regard mystérieux et troublant qu'Adrien appelait secrètement « l'autre Stavro » apparaissait rarement, et rien que pour lui.

Toutefois un jour – (c'était dix mois avant la rencontre dans le jardin) accompagnant « le limonadier » chez son épicier – un Grec vieux et taciturne, qui lui fournissait le sucre et les citrons – il vit, soudain, apparaître « l'autre Stavro ». Adrien s'accrocha à ses yeux.

Rien qu'à eux trois, dans un coin du magasin peu éclairé, Stavro, tous les plis du visage supprimés, les traits adoucis, les yeux très

ouverts, fixes et lumineux, regardait l'épicier à la mine bouffie et renfermée, et disait, timidement mais fermement, pendant que l'autre approuvait de la tête :

– Kir Margoulis... Ça va mal... Il ne fait pas chaud et la limonade ne se vend pas... Je mange mes économies et votre sucre... Donc, c'est compris ? Cette fois encore, je ne paie pas, hé ? Ce sera comme les autres fois : si je meurs, vous perdrez les dix francs.

Et le marchand, avare mais se connaissant en hommes, accordait le crédit, avec une poignée de main sèche comme sa vie.

Dehors, la marchandise sous le bras, Stavro se dépêchait de faire un calembour, de donner une tape à quelque vague connaissance, et de sauter sur une jambe :

– Je l'ai roulé, Adrien, je l'ai roulé ! glissait-il à l'oreille du jeune homme.

– Mais non, Stavro ! protestait Adrien ; tu ne l'as pas roulé : tu paieras !...

– Oui, Adrien, je paierai, si je ne meurs pas... Et si je meurs, le diable le paiera !...

– Si tu meurs... Ça c'est une autre affaire... Mais tu dis l'avoir roulé : cela signifierait que tu serais malhonnête...

– Peut-être que je le suis...

– Non, Stavro, tu veux me tromper ; tu n'es pas malhonnête !

Stavro s'arrêta brusquement, poussa son compagnon contre une palissade, et reprenant pour un instant son image, crainte et domination, souffla dans le nez d'Adrien :

– Oui, je suis malhonnête !... Malheureusement, Adrien, je suis très malhonnête !...

Et disant cela il voulut repartir ; mais Adrien, saisi d'une sorte de panique, l'empoigna par le revers de son veston, le retint et cria d'une voix étouffée :

– Stavro, reste ! Tu me diras maintenant la vérité !... Je vois deux hommes en toi ; lequel est le vrai ? le bon ? ou le fourbe ?

Stavro se débattit :

– Je ne sais pas !

Et s'arrachant brutalement des mains d'Adrien :

– Laisse-moi tranquille ! cria-t-il, fâché.

Puis, un peu plus loin, pensant avoir vexé le jeune homme, il ajouta :

– Je te le dirai quand tu n'auras plus le bec ourlé de jaune.

Depuis, ils ne s'étaient plus revus ; Stavro battait les foires entre mars et octobre, pendant l'hiver vendait des châtaignes grillées Dieu sait où. À Braïla, il ne venait que pour s'approvisionner.

*

Adrien fut aussi content de le rencontrer ce jour sur le banc du jardin, que les rivières doivent l'être de s'unir aux fleuves, et les fleuves de se disperser dans le sein des mers.

Stavro, contrairement à son habitude, fut peu loquace cette fois, et cela fit encore plus de plaisir à Adrien. Celui-ci examina cette figure dans la lumière jaunâtre du soir et la trouva semblable. Personne n'eût pu dire son âge avec une approximation acceptable. Cependant Adrien remarqua que, vers les tempes, le blond pâle des cheveux devenait blanc fumée.

– Qu'est-ce que tu as à me considérer comme ça ? demanda Stavro, agacé ; je ne suis pas à vendre.

– Je sais, mais je voudrais savoir si tu es encore jeune, ou déjà vieux.

– Je suis jeune et vieux, comme les moineaux...

– Ça c'est vrai : tu en es un moineau, Stavro !

Et après une petite pause :

– Tu ne veux pas ma blague pour me l'envoyer un peu par terre ? Cela te rappellera peut-être que je suis toujours curieux d'apprendre d'où tu viens, où tu vas, et comment vont les affaires.

– D’où je viens et où je vais, c’est peu important ; mais je veux te dire que mes affaires ne vont pas trop mal. Pourtant, je suis embêté en ce moment, mon poulain !

Et il donna une tape sur le genou d’Adrien.

– Cela t’arrive rarement, répliqua celui-ci ; et pourquoi es-tu embêté, vieux ? Sont-ils devenus rares les citrons ?

– Non, pas les citrons, mais les « voyous honnêtes » d’autrefois sont devenus rares.

– *Voyous honnêtes ?* s’exclama Adrien, ça c’est un paradoxe : les voyous ne peuvent pas être honnêtes !

– Tu crois ça ? Eh bien ! j’en connais plusieurs.

Stavro se plia sur ses cuisses et resta ainsi, fixant le sol. Adrien sentit qu’il parlait sérieusement et voulut en savoir plus long, mais il procéda prudemment :

– Pourrais-tu me dire pour quelle besogne il te faut un pareil voyou ?

– Pour m’accompagner à la foire de S... , jeudi prochain. À vrai dire, ce n’est pas pour moi, mais c’est comme si ça l’était... Tu sais que j’ai l’habitude, dans les foires, de me placer à côté d’un pâtissier qui fait des crêpes. Les pays mangent, prennent soif, et je suis là pour la limonade ; au besoin, une poignée de sel dans la pâte à crêpes... (Tu vois bien que je suis malhonnête !...) Eh bien, j’ai le pâtissier, c’est Kir Nicolas...

– Kir Nicolas ! sursauta Adrien.

– ...Votre voisin, ton ancien patron. Mais voici le chiendent : il ne peut pas laisser son four et venir à la foire. Donc, il lui faut un « voyou honnête » pour accompagner son domestique Mikhaïl et ramasser les sous pendant que l’autre rôti ses crêpes dans l’huile. Voilà deux jours que je cherche le « voyou honnête ».

Et Stavro conclut gravement, tristement :